



**HAL**  
open science

## Penser et agir dans la métropole

Nathalie Roseau

► **To cite this version:**

| Nathalie Roseau. Penser et agir dans la métropole. Urbanisme, 2020, 419, pp.20. hal-03107788

**HAL Id: hal-03107788**

**<https://enpc.hal.science/hal-03107788>**

Submitted on 13 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## / Penser et agir dans la métropole

Une réalité urbaine complexe : distendue, discontinue, hétérogène, multipolarisée.

Par Nathalie Roseau, architecte ingénieure, chercheure

Que nous apprend la crise actuelle sur l'état des métropoles ? Comme les crises qui l'ont précédée l'ont déjà montré, ces grandes concentrations humaines et matérielles ne sont pas des îles affranchies du sol ou étanches au monde. Leurs contours et leurs influences s'étendent toujours plus loin, tandis que leur fonctionnement dépend d'espaces qui vont bien au-delà des périphéries de leur agglomération, faisant du vocabulaire qui les désigne un enjeu clé de leur compréhension. François Ascher avait adopté le nom de « métropole » pour rendre compte de cette réalité urbaine complexe : distendue, discontinue, hétérogène, multipolarisée. La question des flux qui hante la période que nous vivons confirme la consolidation d'une « métropole-réseau »,



à la fois robuste et vulnérable, faite d'un entrelacs de sillons qui mettent en relation des lieux de formes, de tailles, de fonctions différentes, dans un système d'interdépendances locales et globales qui transforme notre expérience spatiale. Les effets de cette « planétarisation de l'urbain » sur l'accroissement des inégalités sociales et des dommages environnementaux provoquent un retour de la critique des grandes villes, du doute à la condamnation, qui se manifeste à divers niveaux : aux élections qui voient un tropisme localiste du repli ; à travers les pamphlets urbaphobes ou les tribunes qui prônent un rétrécissement.

Le monde a tendance à accélérer, mais l'histoire elle a plutôt ralenti.

Si les événements ont passé depuis la publication des textes de François Ascher, ces derniers sont à relire car ils éclairent toujours notre présent. Pourquoi ? Parce que, de même que Ray et Charles Eames énonçaient dans leur film *Powers of Ten*, que « tout était architecture », pour François Ascher, tout était ville, l'urbanisme constituant à la fois « un champ multidisciplinaire et une discipline de synthèse » qui, à travers l'étude des sociétés urbaines, se nourrit du monde pour pouvoir l'expliquer. Pour ce faire, le sociologue arpenteur scrutait les habits de ses contemporains en montrant combien la métropole était avant tout faite d'individus. Son observation des pratiques était faite de décentrement et de hors-champs qui rendaient compte de nos vies urbaines, de nos libertés et de ses entraves. À ce titre, sa « Lettre au maire de

la commune voisine » constitue l'un des plus vibrants plaidoyers en faveur d'une politique des usages qui transcende les cloisons institutionnelles. Fruit d'une époque, sa réflexion conduisait aussi l'économiste qu'il était à analyser les moteurs de la production urbaine, notamment ces nouveaux marchés des *cleantechs* qui, devenus les vecteurs d'un modèle capitaliste, environnemental et cognitif, agissent sur la transformation de la ville « durable » et « intelligente ». Qu'en est-il de la situation du Grand Paris, au prisme de la critique amicale que François Ascher avait adressée à la consultation internationale et à ses suites escomptées, appelant à défendre « l'intérêt général » ? Si l'aspiration à maîtriser le devenir

des grandes métropoles constituait une ambition légitime de la démarche, les cadres mis en place depuis ont-ils transformé les modes de penser et d'agir au point de répondre aux apories rencontrées par la planification régionale ?

Dix ans se sont écoulés et l'ambiguïté du « Grand » demeure, jamais vraiment explicitée alors que, aussi simple qu'il paraisse, le mot ouvre au complexe et à l'hétérogène ainsi qu'à tout un champ multiple d'interprétations et d'appropriations. S'agit-il de l'extension de Paris ? D'un Paris en plus grand ? Des banlieues comme l'essence du Paris du futur ? À quelle vision doit répondre l'analyse de l'état urbain ? L'atterrissage du « Grand Paris » sur un « Grand Projet », super-métro ou mégaquartier, constitue-t-il une réponse satisfaisante ? Sans doute ces ambivalences procèdent-elles de la mosaïque des représentations qui s'exercent sur ses territoires et des rapports de force qu'elles traduisent mais aussi de son histoire, trop souvent oubliée et pourtant si dense au point qu'elle constitue sa première réalité si l'on se souvient avec Marcel Roncayolo que la ville est avant tout du temps condensé. Surtout, ces « dérives » participent d'une difficulté à mettre en œuvre un projet commun, une « fabrique » qui permette de cristalliser les enjeux croisés de sa mutation : démocratie métropolitaine et défis environnementaux, échelles du construit et temporalités de la décision.

Le paradoxe veut que nous soyons toujours dans l'urgence du faire, rarement dans l'injonction à réfléchir, les cadres de l'action collective n'apparaissant pas comme lieux prioritaires de réforme, ce que redoutait François Ascher qui savait que seule la convergence du penser et de l'agir permettrait de ralentir le monde pour mieux l'habiter. / Nathalie Roseau

## / Un sociologue de premier plan

Une source inépuisable d'idées, nourries d'une curiosité sans limites.

Par Pierre Veltz, sociologue et économiste

En reprenant les livres de François Ascher, que je croyais bien connaître, j'ai brusquement réalisé, avec le recul, que ce n'étaient pas seulement de (très) bons livres, mais de grands livres. Et que son apport n'est pas aujourd'hui reconnu à sa juste valeur, en dehors du petit monde de l'urbanisme. Chaque livre d'Ascher – je pense en particulier aux deux qui encadrent l'arc de ses publications, de *Métapolis* en 1995, à *La société évolue, la politique aussi*, mon préféré, paru juste avant la crise financière, et aussi à *Ces événements nous dépassent...*, brillante radiographie de l'hypermodernité – est d'abord une source inépuisable d'idées, nourries d'une curiosité sans limites.

La diversité des thèmes et des références, le tranquille dédain pour l'académisme, la simplicité de l'expression ont parfois conduit certains collègues, plus parcimonieux, à le considérer comme un peu superficiel. Rien de plus absurde ! Car ce qui frappe à la relecture, c'est au contraire la continuité et la profondeur de la réflexion. Prenons le livre de 2007, qui expose la nécessité de repenser « le » politique – c'est-à-dire les institutions et les dispositifs de régulation sociale – pour les mettre en cohérence avec les évolutions de fond de la société, avant de refonder « la » politique. Franchement, quel autre livre récent de philosophie politique, car c'est de cela qu'il s'agit, pose les questions de notre actualité aussi clairement ?

Isaiah Berlin a popularisé l'opposition, empruntée à une vieille fable de l'Antiquité, entre deux types d'intellectuels : les « hérissons », qui ont une grande idée, la poussent à fond, se mettent en boule quand on la conteste, et les « renards », omnivores, mobiles, explorateurs du monde sous toutes ses formes. François Ascher était, superlativement, « renard ». Face à l'étroitesse académique, d'un côté, au simplisme médiatique de l'autre, qui vous étiquette par un mot ou un slogan (pas plus, sinon l'attention du public s'évapore), les « renards » ne sont pas les mieux placés pour la reconnaissance publique. Je pense aussi que le fait d'être un peu trop enfermé dans le monde de l'urbanisme a limité la diffusion des idées de François Ascher sur la scène plus ample des sciences sociales.

Une question m'a intrigué. Pourquoi les idées de François Ascher tiennent-elles aussi bien la route, alors même qu'en 1995 les évolutions technologiques et économiques (qui ont une place essentielle dans *Métapolis*) n'étaient que des esquisses timides de ce qui allait suivre, et que le livre de 2007 a été écrit avant la grande percée du numérique, avant la montée des Gafa, de l'anxiété écologique et de la crise financière ! Cela montre, à mon avis, deux choses : d'abord l'étonnante sensibilité d'Ascher aux signaux faibles, comme on dit ; mais aussi la justesse d'une de ses

positions fondamentales, qui a toujours été de voir les continuités profondes à travers les changements. François préférerait décidément le préfixe « hyper » (hypertexte, hypermodernité...), signifiant approfondissement, au préfixe « post ». Le mot « disruption » n'était pas encore à la mode, mais je suis sûr qu'il l'aurait pris avec des pincettes. « *Les technologies ne changent pas la société, elles aident la société à changer* » (*La société évolue...*, p. 106). La position est d'autant plus remarquable que François adorait la nouveauté technologique dans tous les domaines.

Ceci dit, la lecture d'Ascher révèle aussi le chemin parcouru dans la dernière décennie. En 2007, on est encore dans l'ère du capitalisme pensant avoir éliminé ses adversaires (« *Il y a curieusement un accord croissant, dans les pays occidentaux du moins, sur le type d'avenir qui est envisageable, à défaut d'être enthousiasmant* », *La société évolue...*, p. 12), de la promesse encore essentiellement positive d'Internet, du « développement durable » qui laissait croire à un compromis accessible entre écologie, économie et social. Ni les populismes, ni la dérive des Gafa et de l'Internet des petits mondes et des *fake news*, ni la grande peur de l'accélération de la crise du climat et de la biodiversité n'ont encore envahi la scène. On donnerait cher, évidemment, pour entendre François sur cette nouvelle donne : son optimisme profond mais lucide y aurait-il résisté ?

En attendant, lisez ou relisez Ascher. Sur l'école, la laïcité, l'université, les formes de la démocratie, il y a beaucoup à méditer. Particulièrement stimulante, à mes yeux, est sa réflexion sur l'État : la relation positive qu'il postule entre un renforcement de l'État et la promotion de nouveaux droits, la nécessité de sortir des vieilles lunes de l'opposition État-marché, celle de repenser le « gouvernement représentatif », l'intérêt général et ses liens avec le territoire.

Pour le reste, c'est-à-dire l'urbanisme, la critique tranquille de ses « vaches sacrées » (densité, mixité, etc.), j'ai choisi ici de ne pas en parler, préférant attirer l'attention sur le sociologue et politiste de premier plan. Mais, sur ces sujets, relisez n'importe quel ouvrage : il n'y a rien à retirer, et peu à ajouter. Par exemple, sur l'architecture de la décentralisation, allez page 117 de *La société évolue*. Tout est dit, de manière limpide. Et tout reste à faire, ou presque... Un dernier mot : François était joueur, mais pas cynique. Son moteur, au-delà de la gourmandise des idées, c'était de travailler au changement d'une société d'injustice. Mais sa façon de militer, sans céder un pouce de sa liberté d'intellectuel, est sans doute sa leçon la plus précieuse.

/ Pierre Veltz